

Dans pouvoir, il y a ... voir

A Dudelange, Esther Hovers, Bruno Baltzer & Leonora Bisagno, jusqu'au 9 juin

Raccord avec la thématique du Mois de la photo, il est question de réalité (vidéo) surveillée mais aussi de l'image comme elle peut mentir et manipuler l'actualité. Crawl politique.

La question du contrôle des populations et de l'identification des personnes a toujours traversé les sociétés – y compris, de sinistre mémoire, lors de la Seconde Guerre mondiale – et l'actuel développement de la biométrie, aussi numérique qu'inexorable, bouleverse la sphère des droits et libertés fondamentaux. C'est ce terrain-là, éminemment sécuritaire et donc paranoïaque, qu'arpente la jeune photographe néerlandaise **Esther Hovers** qui a un jour installé son trépied au-dessus d'un périmètre de pouvoir, en l'occurrence le quartier des affaires de Bruxelles, pour pasticher «l'intelligence» des caméras de surveillance.

Alors, est-ce parce que la fonction fait l'habit ou est-ce parce que l'on se sait épiés en permanence, mais toujours est-il que les quidams, surtout masculins, tous costumés de gris, vus de dos, se croisent comme des automates, sans se saluer ni même lever la tête. Comme pour échapper à un profilage – calculé par des algorithmes complexes – susceptible de transformer chacun en suspect. Et de fait, à ces algorithmes censés détecter toute anomalie, il leur suffit de repérer un homme à l'arrêt, un passant qui court ou un regard jeté par-dessus une épaule et les voilà, c'est le cas neuf fois sur dix, qui créent des faux criminels ou *Faux positifs* – d'où le titre (*False Positives*) de la série photographique exposée au Centre d'art Dominique Lang.

Sur papier millimétré, des petits dessins de ces «anomalies» les plus typiques – autant de délicates silhouettes à l'encre – accompagnent «la chorégraphie de la rue» aussi standardisée qu'anonyme. La tension est palpable. Le cadrage au cordeau. Qu'Esther Hovers sublime par un tirage sur papier dessin, un support qui permet une distanciation, qui, en tout cas, réhabilite le manque, à savoir: une humaine présence, sinon une



Bruno Baltzer & Leonora Bisagno, «Disruption», 2017. Installation, néon, affiche sur vinyle recyclé 200x200 cm

empathie. C'est ainsi, questionnant son propre comportement, qu'Esther entend détourner son crime, celui d'observer la foule...

Les pieds dans le plat

Détourner, c'est aussi l'obsession de **Bruno Baltzer & Leonora Bisagno**, couple d'artistes visuels franco-italien résidant à Luxembourg, rompu au pouvoir des images et peu friand du gouvernement des choses. Et qui au Centre d'art Nei Liicht propose *Ya pas photo*, une déclinaison, par l'installation, la sculpture aussi, des façons de dynamiter les rouages, ceux de la représentation du corps politique et ceux de la médiatisation... qui te fait prendre des vessies pour des lanternes. Le programme est vaste, on y va par fragment. C'est codé et c'est voulu.

Le principe du parcours est celui du mille-feuille, Bruno et Leo faisant incuber certains de leurs travaux antérieurs afin d'en proposer une nouvelle lecture, infusée par les analogies.

En l'occurrence, fruit d'une résidence à Pékin en 2015, il y a, en format géant, trônant comme une peinture murale, le faciès identifiable de Mao mais dont l'autorité – s'agissant de la photo d'une photo d'une photo – a fini par se noyer dans le flou.

Questionnant la fonction du chef, vouée à la postérité par le genre du portrait, Bruno et Leo continuent leur joyeux travail de sappe avec la figure du président. A commencer par François Hollande, dont ils ne documentent rien de la venue à Luxembourg en mars 2015, si ce n'est par défaut, par la saisie à la dérochée du visage concentré... des gardes

du corps. Lesquels, selon une étymologie latine signifiant satelles ou satellites, deviennent des corps célestes. Au total, il y a sept *Corps célestes*, tirés à même le support, mobile, en aluminium (ou dibond), ce qui confère au tout un grain poético-pictural.

Dans la foulée du «ceci n'est pas un portrait», voici *Disruption* (ou rupture, fracture): une installation lumineuse, un néon aussi hirsute qu'une écriture hystérique. Et pour cause, il s'agit de la signature... de Donald Tump. Teint en noir, le néon est aussi une façon de déclarer la disparition de la stature présidentielle.

Ceci dit, un président peut en cacher/chasser un autre (droite et gauche interchangeable). Histoire de le prouver, Bruno et Leo réactive l'émission télévisée – document original (vidéo) de l'INA – du soir électoral du 10 mai 1981. Tout y est, le décor du studio et les journalistes Elkabach et Mougeotte annonçant dans 47 secondes le nouveau président de la France, ce, à la faveur d'un dispositif pour la première fois expérimenté: le portrait électronique. Sauf que le visage qui lentement apparaît est celui de... Valéry Giscard d'Estaing, élu à 51,7 %. Le mirage est parfait, qui table sur notre amnésie légendaire et sur notre mauvais pli (s'en remettre au système plutôt qu'à notre jugement). Car, bien sûr qu'il s'agit d'une manipulation, les artistes ayant «simplement» permuté les crânes chauves des rivaux, Giscard et Mitterrand, ce dernier étant... le véritable gagnant du scrutin.

L'image comme elle peut être manipulée mais comme elle peut aussi manipuler, vaut également au niveau des contre-pouvoirs. Il y va d'une série de fac-similés de slogans collés sur des panneaux, hissés (à travers le monde) par des contestations parfois contraires. Il y va aussi, et c'est une pièce aussi sobre qu'éloquente, d'un plat en porcelaine réalisé par Villeroy & Boch, où une empreinte de pieds patauge dans le célèbre pigment bleu baptisé «Vieux Luxembourg». Or il se fait que ces pieds sont ceux d'Antoine Deltour, le lanceur d'alerte à l'origine du scandale «LuxLeaks»: y a pas photo, en remuant une eau peu profonde au point d'y mélanger de la boue. Deltour a bel et bien mis *Les pieds dans le plat*. Et c'est ainsi que le parcours confesse sa vision/position: une ironie matinée d'engagement.

MARIE-ANNE LORGE

* Infos: www.galleries-dudelange.lu/

Biennale de Strassen

Une 9^e édition placée sous le signe de la liberté des genres

La Biennale de Strassen initiée voilà dix-huit ans par un groupe d'amateurs d'art passionnés est un événement de plus en plus couru par les artistes et le public. Pour son 9^e opus, la qualité et la diversité sont au rendez-vous. Au Centre Barblé.

Strassen s'affirme de plus en plus comme une commune effervescente au niveau artistique avec les très nombreuses expositions proposées à la galerie «A Spiren» ou au Centre Barblé.

Cependant, tous les deux ans, l'événement phare est indubitablement sa Biennale d'art contemporain, laquelle attire de plus en plus

d'artistes du Grand-Duché et de la Grande Région. Avec 147 postulants, 25 artistes sélectionnés (douze Luxembourgeois, sept Allemands, trois Belges, trois Français) par un jury composé de Joseph Treis, Charles Wennig, Betty Welter, Christian Mosar et Jo von Gotz, 50 œuvres et trois prix bien rondelets, la Biennale fait la fierté du bourgmestre, Gaston Greiveldinger, lequel «*espère contribuer par son biais au rayonnement culturel de Strassen et également favoriser la rencontre et le dialogue entre les artistes et le public en montrant les différents aspects de la création artistique contemporaine plurielle au Grand-Duché*».

Salve de prix

Et la pluralité est au rendez-vous dans ce cru avec des photographies de Gery Oth notamment, des sculptures d'Elmar Hubert, Andreas Hamacher, Renée Trovarelli et ses peluches hybrides, l'installation aux allures d'ex-voto amoureux de Joe Decker et de la figuration à l'huile ou à l'acrylique.

Puisque la Biennale est aussi un concours, le jury a choisi de récompenser **Jill Michels**, jeune artiste luxembourgeoise née en 1980, lauréate du premier prix doté de 4.000 euros pour son travail à l'huile nous montrant une tenue vestimentaire inuit à force de détails hyperréalistes. Le Prix du Jury (2.500 euros) a été attribué au Belge David Deweerdt (né en 1967) qui nous laisse à voir des corps pléthoriques à la carnation vibrante.

Enfin, le prix «Encouragements Jeune artiste» à hauteur de 1.500 euros a salué le travail de Nina Tomas, jeune artiste française née en 1989 qui vit et travaille entre Luxembourg et Bruxelles. Jeu sur la fragmentation du corps humain et syncrétisme avec un environnement domestique, ses œuvres hautes en couleur dévoilent un sens de la composition et une pratique du dessin aboutie.

AERATO

* Jusqu'au 14 mai.
Ouvert tous les jours de 14.30 à 18.30h.



Tenue vestimentaire inuit, selon la lauréate Jill Michels